



Journal d'une

# désobéissance

## civile

**« Les seules luttes qu'on perd sont celles qu'on abandonne. »**

Les Mères de la Place de Mai, Argentine

L'auteure milite dans différents groupes radicaux féministes, anticapitalistes et de solidarité internationale depuis 10 ans.

### Novembre 2000

C'est confirmé, le gratin des capitalistes continue son World Tour. Prochaine ville chanceuse à respirer le cocktail corrosif des bombes lacrymogènes, épicé de poivre de cayenne: Québec, où se négociera la Zone de libre-échange des Amériques (ZLEA). On commence à connaître la chanson: une rencontre entre les grands de ce monde, qui décideront du meilleur moyen de réaliser des profits, tandis que la population sera tenue une fois de plus à l'écart des discussions. La grogne se fait sentir, les gens s'appêtent à faire entendre leur voix malgré le bâillon gouvernemental. J'entends parler d'une grande marche et d'un sommet parallèle organisé par les groupes communautaires, les groupes de femmes et les syndicats. En dehors du milieu institutionnel, d'autres formes de résistance se préparent de façon décentralisée et autogérée. Plusieurs débats font rage sur les tactiques à utiliser: faut-il imposer à tous et à toutes la même tactique non violente ou encourager la diversité de celles-là (non violentes ou pas)?

Dans le réseau militant, il n'y a pas de hiérarchie: la toile de la résistance se tisse à travers des multitudes de cellules et de collectifs, chacun agissant de façon autonome. Mon groupe choisit d'encourager la diversité des tactiques dans le but d'unir le mouvement dans sa pluralité et afin que les tactiques choisies par une cellule n'empêchent pas une autre d'agir. Ce choix entraîne une répartition géographique des zones de manifestations: vertes pour les actions symboliques à faible risque d'arrestation; jaunes pour celles à risque modéré; rouges pour les actions à plus haut risque.

**Janvier 2001**

Des militants et des militantes se rassemblent en petits groupes d'affinités pour poser ensemble des gestes pendant le Sommet. Chaque groupe est autonome dans son fonctionnement et ses décisions: il analyse la conjoncture, discute du type d'action à mener et des risques que ses membres sont prêts à courir: Je me joins à un groupe féministe. Dans notre collectif, la confiance est un point très important. Les décisions sont prises par consensus, et nous discutons ensemble de nos peurs ainsi que de nos limites.

Jusqu'où suis-je prête à aller ? La ZLEA met la vie de millions de personnes en danger: je suis allée au Chiapas, au Mexique, j'ai vu la misère des sans-terre, des déplacés, des ouvrières enchaînées. Je sais que mon confort d'Occidentale est tissé de la chair et du sang de ces gens réduits à de la cendre. Quel risque suis-je prête à prendre? On détruit la planète, on rase les forêts, des déchets industriels pourrissent les océans. Avec la ZLEA, les compagnies pourront poursuivre un pays si ses normes gouvernementales restreignent leur «droit» au profit. Quelle tactique suis-je prête à utiliser? Des paramilitaires entraînés et financés par des capitalistes ont massacré femmes et enfants au village d'Acteal, au Chiapas<sup>1</sup>, les États-Unis ont concocté un coup d'État qui a mené à une dictature militaire de 30 ans au Chili, des multinationales, comme Coca-Cola, ont fait assassiner les syndicalistes qui travaillaient dans leurs usines<sup>2</sup>. Je ne suis que le maillon d'une chaîne, mais je ne suis pas impuissante. Je veux que mes gestes fassent une différence.

**Mars 2001**

À Québec, une clôture, qui rappelle le mur de Berlin, sépare la ville en deux: d'un côté les décideurs et, de l'autre, les citoyens et les citoyennes. Et un enclos de ciment, de clôture frost et de barbelés a été construit dans le centre décisionnel de la ville: les plaines d'Abraham, le carré d'Youville, l'Assemblée nationale... Dans quelques semaines, les résidents et les résidentes du quartier devront montrer leurs papiers d'identité et une preuve de résidence pour franchir l'enceinte. Nous avons baptisé cette frontière, le «mur de la Honte», symbole de notre mise à l'écart.

Le temps file... déjà les derniers préparatifs: je réserve des places dans les autobus jaunes, j'achète un masque à gaz, des gants pour renvoyer les bombes lacrymogènes; nous confectionnons des protections, des déguisements, des marionnettes et des pancartes.

**Avril 2001**

Les hélicoptères bourdonnent dans le ciel de Québec. Les magasins près du mur ont placardé leurs fenêtres d'écriteaux anti-mondialisation. Des résidents et des résidentes sont à leurs

fenêtres et frappent sur des chaudrons pour nous encourager. L'air est lourd des odeurs fortes des bombes lacrymogènes lancées au hasard dans une foule bigarrée qui danse, chante, hurle et se cogne au mur de la Honte. Je me sens si vivante... portée par une marée de gens, je me laisse couler dans un carnaval comme cette ville n'en a jamais vu.

Ce ballet compliqué entre la police et les manifestants, les manifestantes durera 3 jours, au terme desquels 463 de mes camarades deviendront prisonniers et prisonnières politiques. Des milliers de personnes continueront néanmoins à scander: «Nous sommes plus qu'eux!»

Quel pouvoir a cette multitude devant le bunker néolibéral? Le pouvoir de se taire ou de dénoncer cette mascarade. J'ai choisi la vie, j'ai choisi de suivre ma conscience et de risquer l'arrestation pour réclamer une fin aux injustices. Ne me demandez pas une définition claire de la démocratie: c'est le mot que Bush a dans la gorge en psalmodiant son discours de la haine.

**On détruit la planète, on rase les forêts, des déchets industriels pourrissent les océans. Avec la ZLEA, les compagnies pourront poursuivre un pays si ses normes gouvernementales restreignent leur «droit» au profit.**

1 Le massacre s'est produit en décembre 1998.

2 Marlon Mendizabal Garcia, secrétaire général du syndicat de l'usine d'embouteillage Coca-Cola à Ciudad, au Guatemala, a été assassiné le 27 mai 1980. Le 1<sup>er</sup> juillet de la même année, les ouvriers grévistes de l'usine ont été attaqués par des hommes armés. Selon Amnesty internationale, plus de 90 syndicalistes ont été assassinés au Guatemala de 1980 à 1990.